

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No 323.

NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 25 MARS 1895

Fondée le 1er septembre 1827.

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans
Bureaux : No 323 rue de Chartres.
Entre Conti et Beauville.

NEW ORLEANS BEK PUBLISHING CO., LEBLOND.

Entered at the Post Office at New Orleans, La., as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI, 25 MARS 1895.

PREX DE L'ABONNEMENT.

EDITION QUOTIDIENNE

Un an	\$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

EDITION HEBDOMADAIRE

Tu au	\$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

FEUILLETON.

LES DRAMES DE LA VIE.

LE SECRET

D'UNE

TOMBE.

PAR

EMILE RICHEBOURG.

GRAND ROMAN INEDIT.

QUATRIÈME PARTIE.

LA JOLIE DENTELLIÈRE.

(Suite.)

—C'était suffisant pour qu'elle se s'intéressât point à Mlle Lormont. C'est que ce nom de Villarcou lui rappelle des choses douloureuses. J'aurais dû déjà vous présenter à Madame Villarcou, à Mme et à M. le docteur Deltreil, mais, à cause de ma mère, je ne le ferai qu'après notre mariage. Ma chère Georgette, ne parlez plus à ma mère de Mlle Emilienne Lormont.

—Ma mère Monceau, Georgette n'avait causé que quelques instants avec Emilienne, et cependant l'impression produite sur elle par la jolie dentellière était profonde.

—A La Palud, à Montlhéry, la fille adoptive des Reboul ne s'était guère trouvée en contact qu'avec deux jeunes filles qui lui étaient inférieures sous tous les rapports; mais tout de suite elle avait senti, deviné la supériorité d'Emilienne sans qu'il se mêlât à son admiration aucun sentiment de jalousie.

—On lui avait assez souvent répété qu'elle était belle pour qu'elle en fût bien convaincue, mais elle ne reconnaissait franchement que la beauté d'Emilienne avait un charme pénétrant qui manquait à la sienne.

Louvrière, si simple dans sa toilette, mais si pleine de distinction, lui apparaissait comme enveloppée d'une auréole.

Elle avait cherché à analyser les causes de cette séduction irrésistible qu'exerçait sur elle la physionomie d'Emilienne et l'expression de son regard; elle n'y était parvenue qu'à dire qu'elle était belle, et qu'elle était belle.

—La générale de Vauchair avait raison en disant d'Emilienne: "C'est une magicienne!" On ne pouvait la voir sans que le cœur fut conquis par elle.

Georgette trouva la jolie dentellière à son travail.

Celle-ci eût un petit cri d'agréable surprise, se leva et les deux jeunes filles s'embrassèrent comme si elles eussent été des amies d'enfance.

—Comme vous êtes gentille de venir me voir, mademoiselle Georgette! dit Louvrière.

—C'est une joie pour moi, mademoiselle Emilienne; mais je vous dérange peut-être; je ne voudrais pas vous empêcher de travailler.

—Je n'ai pas à faire aujourd'hui un travail pressé.

Emilienne ayant fait asseoir Georgette, celle-ci raconta comment Paul, devant aller à l'école, des Beaux-Arts, avait pris une voiture et s'était un peu détourné de son chemin pour l'amener rue Godot-de-Mauroi.

Tout en parlant, Georgette regardait avec émotion ses regards au-dessus de la modeste chambre où tout portait l'empreinte d'un goût délicat et qui contrastait avec le luxe un peu tapageur dont elle était entourée chez Mme Prudence.

Elle examina le travail de la dentellière.

—C'est joli, bien joli, ce que vous faites, dit-elle.

—Je voudrais pouvoir faire mieux encore.

—Il me semble que vous êtes pour vous bien exigeante, mademoiselle Emilienne.

—Plus que ne le sont mes clientes, répondit Louvrière en souriant.

Il y eut un silence, et Georgette reprit:

—Mademoiselle Emilienne, voulez-vous que je vous dise...

—Mais oui, dites.

—Eh bien! je vous aime beaucoup, beaucoup.

—Je vous aime aussi beaucoup, ma chère Georgette.

Elles se prirent les mains et, pendant quelques instants, très émue l'une et l'autre, mais souriantes, elles se regardèrent.

—Depuis dimanche, reprit Georgette, je n'ai pas cessé de penser à vous; aussi, comme j'avais hâte de vous revoir! Si vous saviez, ma chère Emilienne, quelle impression d'admiration vous m'avez laissée.

—Oh! pas d'exagération, c'est assez de me donner votre affection.

—Paul m'a longuement parlé de vous, me faisant votre éloge avec tout l'enthousiasme que j'aurais pu en être jalouse. Eh bien! non, je me sentais heureuse, au contraire, de tout le bien qu'il me disait de vous.

—M. Paul Lebrun a aussi parlé de vous à Mme Martinet, et lui avait fait votre éloge avant de vous faire le mien, et avec non moins d'enthousiasme. M. Paul vous aime de toute son âme, c'est un grand amour que vous lui avez inspiré, et il sait combien vous en êtes digne.

—Mon amour pour lui répond à son amour pour moi, et j'espère bien le rendre aussi heureux qu'il le mérite. Comme je vous le disais dimanche, mademoiselle Emilienne, pour lui et son père, je voudrais être parfaite. Eh bien, oui, je voudrais vous ressembler.

—Alors, ma chère Georgette, dit en souriant Emilienne, vous ne croyez pas que la perfection n'existe point sur la terre? Ce que nous pouvons faire, c'est d'essayer de nous en rapprocher le plus possible par les qualités du cœur. Ces qualités, ma chère Georgette, vous les possédez; je crois les avoir aussi et, sous ce rapport, nous n'avons rien à nous envier. Et, tenez, vous avez plus de mérite que moi.

—Oh! que dites-vous.

—J'ai le droit de parler ainsi d'après ce que vous m'avez dit de vous et ce que M. Paul Lebrun m'a appris à Mme Martinet. Moi, mademoiselle Georgette, si je veux quelque chose, je le dois à l'excelle-
lente femme qui m'a élevée, à ma-maman Marguerite. Elle tenait un rang bien humble; ouvrière dentellière, elle m'a appris son métier, elle vivait péniblement du travail de ses mains; mais elle avait une instruction sérieuse, l'âme haute et un cœur d'or.

Elle me disait souvent:

—Ma fille, la vie n'est pas toujours facile et l'on rencontre sur sa route de nombreux obstacles. Le bonheur existe; cependant; mais il n'y a qu'un seul moyen de le trouver: c'est de rester toujours en paix avec sa conscience, de ne pas avoir des rêves irréalisables et de ne jamais s'écarter de la ligne inflexible du devoir.

—Ne permets jamais à une pensée mauvaise de s'arrêter dans ton âme et ne te laisse jamais dominer par un désir que tu ne pourrais satisfaire sans avoir des reproches à t'adresser.

—Chaque soir, avant de t'endormir, demande-ti si tu as bien rempli dans la journée tous tes devoirs, si tu n'as pas failli aux principes de la plus scrupuleuse honnêteté.

Je l'écoutais toujours avec attention et un profond respect; ses conseils sont restés gravés dans ma mémoire; je ne sais pas si j'y ai toujours été fidèle, mais je le dois de n'avoir jamais eu un sommeil troublé.

—Ah! maman Marguerite était une sainte femme! J'ai toujours devant les yeux ses traits, qui me rappellent sa bonté, son dévouement, son abnégation.... Hélas! je l'ai perdue trop tôt!

La voix d'Emilienne s'était mouillée de larmes.

—Je comprends la grande douleur que vous avez éprouvée, dit tristement Georgette, je l'ai connue aussi, cette grande douleur, quand j'ai eu le malheur de perdre ma mère adoptive, maman Jacqueline, qui m'avait beaucoup aimé et m'a aussi donné de bons conseils que j'ai toujours suivis.

—Ma chère Georgette, mon enfance a été semblable à la vôtre; celle que j'appelle maman Marguerite n'était que ma mère adoptive.

—Ainsi toute jeune vous êtes restée orpheline!

Emilienne laissa échapper un profond soupir.

—Comme vous, Georgette, répondit-elle, je n'ai jamais connu mes parents, comme vous je suis une pauvre abandonnée.

—Oh! ma chère Emilienne!

—Abandonnée, reprit Louvrière d'un ton mélancolique, j'ai je été réellement! Par suite de quelles circonstances, encore toute petite, ai-je été confiée à maman Marguerite? Je l'ignore. Mais je n'ai aucune pensée amère et je repousse de mon cœur tout sentiment mauvais à l'égard de mes parents inconnus. Je n'ai pour eux, au contraire, que des sentiments de piété filiale.

—En cela encore, j'obéis à maman Marguerite, qui m'a appris à méler leur souvenir à mes prières de chaque jour et à vénérer leur mémoire.

—Ah! il doit y avoir dans leur existence quelque terrible fatalité!

—Oui, oui, ma chère Emilienne, dit Georgette, et voilà ce que je dois penser aussi au sujet des miens.

—Ah! comme j'ai bien raison de dire que vous m'êtes supérieure en tout; moins bonne et moins indulgente que vous, Emilienne, j'ai plus d'une fois récriminé contre ceux qui m'ont livrée aux hasards de la vie.

—Vous aviez tort, ma chère Georgette.

—Vous me le faites comprendre.

—Vous et moi nous nous trouvons en présence d'un mystère que nous ne pouvons pénétrer.

Georgette fut sur le point de dire à Emilienne que, pour elle, le mystère de sa naissance était éclairci et qu'elle avait retrouvé son père, mais la promesse qu'elle avait faite à la mère de Paul retint les paroles sur ses lèvres.

—Mais, ma chère Georgette, continua Emilienne, nous devons reconnaître que notre sort, aujourd'hui, n'est pas trop à plaindre. Vous, Georgette, vous êtes aimée et, bientôt, vous allez épouser celui que vous aimez, et vous aurez ainsi une famille et le bonheur; moi, j'aime le travail et, Dieu merci, l'ouvrage ne me manque jamais; depuis quelque temps surtout, l'avenir m'apparaît plus souriant, je vis de mes espérances et me trouve heureuse.

—Allez, Georgette, beaucoup d'autres pourraient envier notre sort.

—C'est vrai, ma chère Emilienne.

—Dimanche dernier, tout de suite, nous nous sommes senties attirées l'une vers l'autre; mais quand vous m'êtes dit que vous étiez sans famille, que tout enfant vous aviez été abandonnée, je me sentis remuée jusqu'au fond du cœur. Votre situation, si semblable à la mienne, établissait un lien entre nous, et c'est une âme que je voyais en vous.

—Oh! oui, Emilienne, voilà pourquoi je vous aime et pourquoi vous m'aimez.

Je ne saurais vous dire comme je suis vivement impressionnée en vous écoutant... Oh! non, je n'ai pas à me plaindre de moi sort; oui, je dois le trouver digne d'envie, surtout en songeant à ce que j'aurais pu devenir, si les époux Reboul, de pauvres paysans, ne m'avaient pas recueillie.

—Ils vous ont élevée, vous avez grandi sous leurs yeux et ils vous ont donné mieux encore que le pain de chaque jour, en faisant de vous une bonne et honnête jeune fille.

—Je leur suis reconnaissante du bien qu'ils m'ont fait. Je bénis la mémoire de maman Jacqueline et je pardonne à son mari de m'avoir retiré l'affection qu'il m'avait autrefois témoignée.

—Je ne comprends pas, ma chère Georgette, que voulez-vous dire?

—Je ne voudrais pas vous attrister en vous parlant de choses douloureuses.

—Mais rien de ce qui vous touche ne m'est indifférent, Georgette; je vous en prie, puisque je connais vos joies, dites-moi vos peines.

—Notre vie, à mes parents adoptifs et à moi, s'écoulait calme, heureuse, dans l'humble village où j'ai été abandonnée quand, pour son malheur, Célestin Reboul hérita d'une petite fortune et d'une auberge à Montlhéry, près de Paris.

La pauvre tête de mon père adoptif ne put résister à l'enivrement de sa nouvelle situation. Il devint vaniteux, hautain, brutal. L'abus de la boisson acheva de le perdre, et ma pauvre maman Jacqueline, devenue le souffre-douleur de son mari, traîna une misérable existence jusqu'à ce que le mort vint mettre un terme à ses souffrances.

Je me trouvais alors sans défense, en butte aux brutalités de mon père adoptif, qu'une méchante servante irritait sans cesse contre moi.

—Ma pauvre Georgette!

—Je ne veux pas me plaindre d'avoir été indignement maltraitée, car c'est surtout parce que j'é-

tais très malheureuse que Paul fit attention à moi et m'a aimée.

Quelle joie dans mon cœur et quelle ivresse dans mon âme quand Paul me fit comprendre qu'il m'aimait; et ce fut pleine de confiance, ravie, heureuse, que je lui donnai tout mon amour. C'est que, voyez-vous, Emilienne, j'avais tant besoin d'aimer et d'être aimée!

Je ne voyais pas la distance qui existait entre lui et moi; j'ignorais que son père eût de la fortune et qu'il eût devant lui un brillant avenir. Quand je l'appris, je crus qu'avec mon rêve insensé s'évanouissait tout espoir de bonheur. J'aurais pu dire comme la pauvre Valentine Visconti, pleurant son mari assassiné par le duc de Bourgogne:

—Tien ne m'est plus, plus ne m'est rien.

—Depuis trois semaines, Paul n'était pas revenu à Montlhéry; je m'imaginai qu'il ne m'aimait plus, que ses paroles d'amour avaient été menteuses, que je n'avais été pour lui qu'un passe-temps. Ma situation chez mon père adoptif devenait de plus en plus affreuse et je ne me sentais plus protégée. J'étais désespérée, j'aurais voulu mourir!

—Mais comme j'étais dans l'erreur et connaissais mal celui que j'aimais!

Plusieurs choses sérieuses l'avaient retenu à Paris. Enfin il revint. Il n'eut pas de peine à chasser toutes mes craintes et il me pardonna d'avoir pu douter de sa tendresse.

—Ah! j'étais forte pour supporter les brutalités de mon père adoptif et les outrages de son odieuse servante!

—Cependant, cela ne pouvait pas durer toujours. Un jour, à la suite d'une querelle, provoquée par la servante, ou je fus grossièrement injuriée et même frappée par la misérable fille, mon père adoptif m'a chassée.

—Mais c'est lâche cela, c'est monstrueux! s'écria Emilienne. Alors, qu'avez-vous fait?

—Je suis partie.

—Ah! je le comprends, vous ne pouviez plus rester.

—Je ne pouvais trouver aide et protection qu'après de Paul, je vins à Paris.

—Et non seulement M. Paul, mais son père aussi, vous a bien accueillie.

—Paul avait déjà parlé de moi à son père, et M. Lebrun, ayant donné son consentement à notre mariage, me reçut comme si, déjà, j'étais sa fille.

—Et en attendant votre mariage, vous demeuriez chez M. Lebrun, rue Saint-Maur.

—Non, Emilienne, c'est chez sa mère que Paul m'a placée.

—Chez sa mère? M. et Mme Lebrun ne vivent donc pas ensemble?

—Hélas! non; ils sont séparés depuis bien des années, et c'est là le grand chagrin de Paul.

—Ah! fit Emilienne.

—S'il n'y avait pas cela, notre mariage aurait lieu beaucoup plus tôt.

—C'est donc un obstacle?

—Oui.

—Comment cela?

—Paul — et je pense comme lui — ne veut pas se marier avant que son père et sa mère se soient réconciliés.

—C'est bien cela, Georgette, c'est bien!

—Tout doucement, Paul de son côté, moi de mien, nous préparons le rapprochement tant désiré; quand nous juregions le moment venu, et ce sera bientôt, j'espère, nous implorerons M. Lebrun; nos caresses l'attendriront et il pardonnera.

—C'est un joli petit complot.

—Oui, n'est-ce pas? Oh! ce jour-là, comme nous serons tous heureux!

—Je vais souhaiter ardemment qu'il arrive vite.

Emilienne à l'adresse aucune question à Georgette sur ce qu'elle venait d'apprendre; elle sentait qu'il y avait là une de ces plaies de famille auxquelles on ne doit pas toucher; mais son amitié pour Georgette et ses sympathies pour Paul Lebrun et le sculpteur sur bois lui faisaient désirer cette situation entre les deux époux, et elle en était tout attristée. Elle n'avait pas à demander d'où pouvait venir les torts, cela ne la regardait point. Cependant elle se dit qu'elle n'aurait pas vu Georgette chez la mère de Paul, une femme séparée de son mari.

—Et vous vous bien chez Mme Lebrun? demanda-t-elle.

—Oh! oui, répondit Georgette, avec un accent venant du cœur; je ne saurais vous dire combien elle est bonne pour moi et, vous exprimer les sentiments d'affection que j'ai pour elle; je n'ai rien à souhaiter; je ne dis pas qu'elle prie, mais c'est elle qui désire pour moi.

Elle est très instruite, et comme mon instruction laisse beaucoup à désirer, elle me donne des leçons; oui, elle s'est faite mon institutrice. Elle veut que la femme

de son fils soit savante, ajouta Georgette en souriant.

—Elle vous aime et je comprends que vous l'aimiez aussi.

Cependant la fiancée de Paul sentait que l'heure de se retirer était venue, et malgré le charme qui la retenait auprès d'Emilienne elle se leva.

—Le temps a passé vite, dit-elle, il faut déjà que je vous quitte.

—Vous êtes attendue?

—Oui.

—En ce cas, je ne veux pas vous retenir plus longtemps; mais vous reviendrez, n'est-ce pas? Je serai toujours heureuse de vous recevoir et de causer avec vous.

—Ne viendrez-vous pas aussi me voir?

—Ma chère Georgette, je ne puis vous faire cette promesse; vous ne m'en voudrez pas si j'en suis empêchée par mon travail.

Les deux jeunes filles s'embrassèrent, et Georgette prit, comme à regret, congé de son amie.

IX

GRANDE JOIE.

Tout d'abord, la marchande à la toilette avait eu l'intention d'écrire à don Ramon Albares pour le prier de lui faire savoir quel jour et à quelle heure elle pourrait se présenter à l'hôtel Menrice, afin de lui parler d'une affaire de la plus haute importance le concernant. Mais elle avait pour principe qu'il faut écrire le moins possible, et, après avoir réfléchi, elle prit la résolution de se présenter à l'hôtel sans avoir averti l'Espagnol, se disant que, très probablement, elle le trouverait chez lui dans la matinée.

—Véme avec goût, richement même, mais sans affectation de recherche, elle entra un matin, vers dix heures, dans le bureau de l'hôtel Menrice, et demanda à la personne qui s'y trouvait si elle pouvait voir M. Ramon Albares, ayant une communication urgente à lui faire.

—On lui répondit qu'on allait faire prévenir M. Albares de sa visite, et un garçon, envoyé à son appartement, lui annonça qu'une dame de cet âge, fort bien mise, demandait à lui communiquer une lettre urgente à lui communiquer.

Le marquis de Mimosa, qui, ce moment était occupé à écrire, parut très surpris de cette visite. Cependant il répondit au garçon qu'il voulait bien recevoir cette dame.

Un instant après Mme Prudence fut introduite dans le salon où le marquis, debout, l'attendait.

Il la reçut avec une politesse tout espagnole, mais froidement et non sans une certaine défiance. La pria de s'asseoir et s'assit lui-même en face d'elle.

—Madame, lui dit-il, en enveloppant d'un regard scrutateur, comme s'il eût voulu lire au fond de sa pensée, veuillez me dire, je vous prie, à quoi je dois l'honneur de votre visite?

—Monsieur, répondit elle, je crois devoir vous faire savoir, tout d'abord, que je n'ignore pas que j'ai l'honneur d'être reçue par M. le marquis de Mimosa.

Le marquis eut un haut-le-corps.

—C'est vrai, madame, répliqua-t-il, je suis le marquis de Mimosa; mais comment le savez-vous?

—Ayant à vous entretenir d'une chose qui vous intéresse au plus haut point, monsieur le marquis, il m'a bien fallu savoir où vous trouvez; vous ne m'en voudrez pas des recherches que j'ai dû faire quand vous en connaissiez la cause, et vous me pardonnerez de ne pas avoir respecté votre incognito en considération du motif qui m'amène.

—Soit, madame; mais veuillez, je vous prie, me dire qui vous êtes.

—Mon nom ne vous apprendra rien, monsieur le marquis; néanmoins, je dois me faire connaître; je suis Mme Prudence, marchande d'objets d'art et de curiosité, rue Lafayette, à Paris.

Le marquis s'inclina.

—Maintenant, madame, dit-il, veuillez me faire connaître l'objet de votre visite.

—Monsieur le marquis, je ne vous étoufferais plus en vous disant que je connais les malheurs que vous ont si cruellement frappés à la suite d'une des guerres civiles de votre pays à laquelle vous avez pris part.

—Oui, madame, j'ai été cruellement frappé, et je n'ai pas à m'en vanter; mais vous connaissez mes malheurs, puisque vous avez pu découvrir que sous le nom de don Ramon Albares se cachait le marquis de Mimosa. Vous avez fait des recherches à mon sujet, n'avez-vous dit; je ne conteste pas le droit que vous en avez; mais dans quel but les avez-vous faites, quel intérêt y aviez-vous?

—Monsieur le marquis, j'ai été guidée par la pensée, par l'espoir que je pourrais vous rendre votre

Le marquis se dressa comme mu par un ressort, pâle, frémissant, le regard rayonnant.

—Ma fille! vous venez me parler de ma fille! s'écria-t-il; ah! parlez, madame, parlez-moi de mon enfant!

—Monsieur le marquis, votre fille n'est plus perdue, elle vous sera rendue!

—Quand! Où! Par qui?

—Par moi, monsieur le marquis.

—Par vous! Ah! Dieu du ciel!

La joie illuminait le visage du marquis; il porta la main à son cœur pour en comprimer les battements, puis comme brisé par la violence de l'émotion, il retomba sur son siège, en poussant un profond soupir.

Bientôt, se remuant maître de son émotion, il se redressa.

—Ah! madame, dit-il d'une voix oppressée et encore tremlante, si vous dites vrai, je vous considérerais comme un messager du Ciel et je bénirai votre nom.... Ma reconnaissance durera autant que ma vie et je ne sais pas du tout ce que je pourrai faire pour vous.

Après une pause, il continua:

—Mais, madame, songez-y, ce serait horrible de me donner une fausse espérance. Sachez-le, si j'ai pu vivre jusqu'à ce jour, c'est que j'étais soutenu par l'espérance de retrouver ma fille. Vous voyez ma joie, elle est immense et je tremblais dans tout mon être.... Si, après cela, j'étais victime d'une déception, ce serait épouvantable; la douleur, le désespoir me tueraient peut-être.

C'est que depuis que je suis séparé de ma fille, je n'ai pas cessé un instant de penser à elle.... Et depuis que je suis rentré en Espagne, depuis que je suis en France, je l'ai cherchée partout, partout, sans que rien, hélas! m'ait guidé vers elle....

—Je vous rendrai votre fille!.... Ah! madame, madame....

—Un sanglot lui coupa la voix.

—Moyens sans crainte, monsieur le marquis, dit Mme Prudence, ce n'est pas une fausse espérance que je vous apporte. Croyez-le, je n'ai point agi à la légère, je ne serais pas présentée devant vous sans avoir des preuves qu'une jeune fille à laquelle on a donné le nom de Georgette est la fille de M. le marquis de Mimosa.

—Georgette, Georgette, répéta le marquis, comme se parlant à lui-même.

—Puis d'une voix anxieuse:

—Voyons, madame, dites, comment avez-vous appris que cette jeune fille appelée Georgette était la fille du marquis de Mimosa?

—Je vais vous le dire, monsieur le marquis, et quand vous m'avez entendu, vous penserez comme moi que le hasard joue son rôle dans les destinées ou plutôt que la Providence veille sur les créatures de Dieu et déjoue souvent les odieux calculs des méchants.

C'est Dieu, monsieur le marquis, qui, après vous avoir cruellement éprouvé, vous a réservé le bonheur suprême de revoir dans la splendeur de sa jeunesse et le rayonnement de son incomparable beauté la fille que l'on vous avait ravie.

—Ravie, dites-vous?

—Oui, monsieur le marquis.

Elle resta un instant silencieuse, en apparence pour se remettre de son émotion, mais en réalité pour bien se rappeler le petit préambule qu'elle avait imaginé et qui, forcément, devait précéder le récit mensonger que lui avait fait Forestier.

—Monsieur le marquis, reprit-elle, le renseignement dont vous allez apprécier tout à l'heure la haute importance m'ont été fournis cette année même par un brave homme avec lequel j'étais en relations d'affaires et qui, depuis, a dû s'embarquer pour la Cochinchine.

Je l'avais invité à dîner et, en prenant le café, nous nous mîmes à causer de diverses choses. Nous parlâmes de la fineste guerre de 1870 et nous reconnûmes, avec une égale satisfaction, que la France avait pu, en assez peu de temps, réparer ses désastres.

Toutefois, nous déplorâmes les horribles conséquences, les malheurs sans nombre qu'entraîna